

Carmen

Opéra-paysage itinérant



©marie_paris_france

REVUE DE PRESSE



www.mauriceetlesautres.com



FESTIVALS NOTRE SÉLECTION DE L'ÉTÉ

DES SPECTACLES GRANDEUR NATURE

Par Fabienne Pascaud



Ils sont prêts à affronter les caprices de la météo pour repenser leur rapport au paysage et au public. Cet été, comédiens et danseurs sortent des théâtres. Exemples à Avignon et en région parisienne.

Imaginez-vous jamais crapahuter dans les prés sept heures durant, supporter vent, soleil, guêpes et ronces en quête d'une expérience théâtrale sans pareille? Ces hardies randonnées scéniques invitent en effet à redécouvrir représentation comme nature. De quoi passionner les metteurs en scène et tenter les festivals. Celui d'Avignon en propose deux. Concepteurs du projet *Paysages partagés*, Caroline Barneaud et Stefan Kaegi, la quarantaine sportive, comptent, en sept pièces plus ou moins documentaires, poétiques et politiques, dénoncer vaillamment notre aveuglement suicidaire face au péril climatique. Leurs sept auteurs et metteurs en scène européens y évoquent, au choix, le plaidoyer à la Commission de Bruxelles d'une agro-écologiste, un paysage vidé de toute présence humaine, une conversation à branches rompues entre un psy, un enfant, un forestier ou un météorologue. Dans chaque ville où tournera ensuite le spectacle, les créateurs s'adapteront aux territoires et convieront des interprètes locaux. «*Nous désirions articuler local et international, connecter la campagne aux centres urbains, réunir des cultures séparées, des générations différentes, faire se rencontrer des gens qui ne se rencontreraient pas autrement. Que les théâtres européens coproducteurs aient accepté de sortir de leurs salles urbaines et que des institutions tel le festival d'Avignon revendiquent pareilles propositions prouve que nous commençons à prendre conscience de nos fragilités et interdépendances.*»

Plus philosophique est Clara Hédouin, 35 ans, complice – depuis Normale sup – de Baptiste Morizot, spécialiste des relations entre l'humain et le reste du vivant. On l'a pourtant découverte, dès 2012, quand caracolait en extérieurs, déjà, mais urbains, son hilarante et épique adaptation et mise en scène (avec Jade Herbulot) des *Trois Mousquetaires* de Dumas (1844). Clara Hédouin a toujours monté des spectacles dehors. Mais sa quête est aujourd'hui plus profonde que ludique, via *Que ma joie demeure*, de Jean Giono (1935). Une dépressive communauté paysanne y reprend goût à la vie grâce à un étranger qui réenchante les liens à sa terre, aux animaux, à la forêt. Et la joie d'être vivant remplace la tristesse... En dix tableaux, soit dix paysages autour d'Avignon, auxquels on accède en 5 kilomètres, la metteuse en scène désire convaincre que nous ne sommes qu'une part infime du vivant, et non son centre, comme l'écrivait déjà Giono dans son animiste *Chant du monde*. «*Mais est-il possible de faire entrer autre chose que des humains au théâtre? De nous regarder sur scène non pas comme séparés du monde animal et végétal mais unis à eux?*» Les spectateurs le sauront en partant en rando dès 6h30 du matin. «*S'engager physiquement est essentiel, ces contraintes réunissent public* »

» et acteurs. Et puis, à l'heure où la biodiversité est si menacée, investir des espaces naturels exige respect et effort. Pour se sentir vivant parmi les vivants. On est aussi des animaux.»

Selon Jeanne Desoubreaux, 31 ans, l'extérieur permet surtout de révéler l'œuvre. Arrangée par Jérémie Arcache et Igor Bouin, *Carmen*, de Bizet (1875), sera en région parisienne son premier «opéra-paysage itinérant», sur 500 mètres seulement, notamment à l'abbaye de Port-Royal des Champs, à Magny-les-Hameaux. «*Tout Carmen se passe dehors : place, taverne, montagne, corrida. Aucun décor bourgeois ici. Du coup, j'ai compris pourquoi la création avait été un bide : le public de l'Opéra-Comique ne se reconnaissait pas au milieu de ces ouvrières, de ces sous-officiers et contrebandiers. En plus, même si les femmes, ici, ont du répondant, les agressions qu'elles subissent sont déjà épinglées, du harcèlement de rue de Micaëla au féminicide final. De quoi montrer combien sont systémiques les violences faites aux femmes. Ça nous regarde tous.*» Faire sortir le coûteux spectacle d'opéra de ses murs dorés pour en partager les «joies dingues» et les «tubes» de *Carmen* connus de tous enchante cette féministe, qui attache autant de soin à la mise en scène qu'à l'adaptation musicale avec piano, violoncelle, trombone, trompette, ukulélés, percussions et voix ; chaque chanteur (non sonorisé) jouant d'un instrument. Son «opéra-paysage itinérant» rayonnant entre trois lieux où circulera le public, histoire de changer de point de vue à travers des «cadrages» neufs sur l'œuvre, s'inspire de l'auteur-metteur en scène breton

Alexandre Koutchevsky, théoricien dès 2006 du «théâtre-paysage». Il recommande que l'on y cadre scrupuleusement le lieu pour un public limité, n'ajoute ni lumière artificielle ni sonorisation. «*Faire avec ce qui existe en ajoutant le moins de choses possibles, explique-t-il doucement, ainsi, chacun sera attentif au moindre souffle, éclat de lumière, bruit d'insecte. Pareille attitude rend humble, renvoie à notre fragilité et crée une harmonie avec l'environnement sans l'abîmer, en s'intégrant juste en lui. Nous sommes des stoïciens du théâtre, faisant avec ce qui se donne. Là est la beauté : dans cet acquiescement, cet accord au monde.*» Et Jeanne Desoubreaux de poursuivre : «*Dans une maison d'opéra classique, l'œuvre, le monde viennent au spectateur et à son regard frontal. Dans notre Carmen, le spectateur ira au monde...*» ●

DANSER DANS LE VENT

Danser dans la nature ?

Chorégraphes et interprètes adorent... mais «pas sur le mode romantique ni pour s'incrimer dans un écrin où mettre en valeur les artistes, explique Latifa Laâbissi, performeuse et chorégraphe qui a fondé, il y a douze ans, le festival Extension sauvage, dans le pays de Combourg, en Bretagne. Plutôt

pour entamer un dialogue avec elle, de force à force.» En fine connaisseuse de l'histoire de la danse, elle sait qu'au début du XX^e siècle Isadora Duncan (1877-1927), avec ses «dances libres», déployait à l'extérieur son art du mouvement pour une meilleure expression de soi. Cent ans plus tard, son projet et celui des autres aventuriers du plein air (comme le festival À domicile, à Guissény, qui convoque les amateurs à danser le long des rivages du Finistère Nord) est d'écrire dans le paysage «une dramaturgie» dont le public est partie prenante. Ainsi Latifa Laâbissi pense-t-elle le parcours entre les spectacles de son festival comme «une expérience». Selon les lieux, les ressentis des artistes ne sont pas non plus les mêmes. Un jardin à la française a «résisté» à certains performeurs avant qu'ils n'y trouvent leur place. Une chorégraphe a cherché dans la forêt une pente inclinée pour «altérer» sa danse, d'une extrême lenteur. La limite à ce choix de danser dans l'herbe, sans décor et à la lumière naturelle ? Celle que les artistes se choisissent. Pas question de glisser sous la pluie !

— Emmanuelle Bouchez

| Extension sauvage, juin, Combourg (35) ; À domicile, août, Guissény (29).

À VOIR

Paysages partagés,

Festival d'Avignon, du 7 au 16 juillet, à 16h, à Pujaut. Durée : 7h. festival-avignon.com

Que ma joie demeure,

Festival d'Avignon, du 17 au 24 juillet, à 6h du matin, à Pujaut. Durée : 6h30.

Carmen,

Festival Bruit, 29, 30 juin et 1^{er} juillet, Théâtre de l'Aquarium, Paris 12^e, à 19h30. Durée : 1h50. Reprise au festival Paris l'été, les 15 et 16 juillet à l'abbaye de Port-Royal des Champs, Magny-les-Hameaux (78), theatredelaquarium.net



Page précédente : l'opéra *Carmen*, ici en répétition près de Limoges. Ci-contre : *Que ma joie demeure* sera au Festival d'Avignon.



L'ŒIL D'OLIVIER

chroniques culturelles et rencontres artistiques



CRITIQUES +

APERÇUS +

REPORTAGES +

EN APARTÉ +

PORTRAITS +

RENDEZ-VOUS +

SUREXPOSITION +

PARAGES +

REPRISES +

43^e Festival
MONTPELLIER
danse
Direction
Jean-Paul Montanari

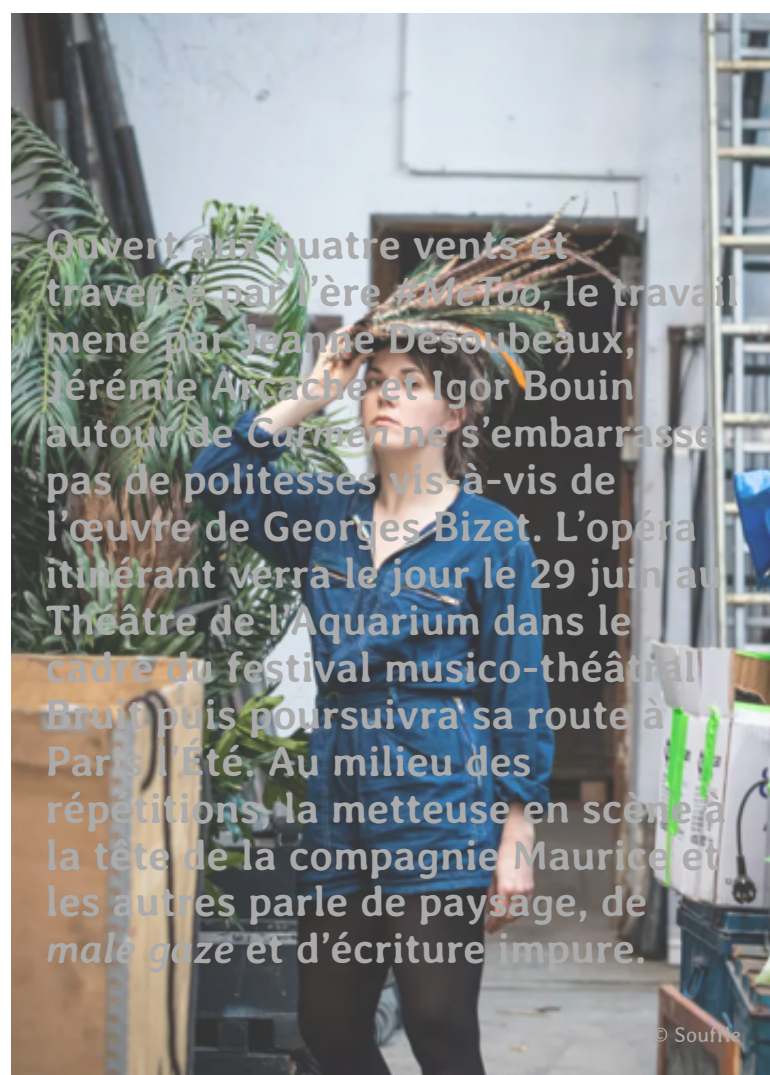
EN APARTÉ

**Jeanne
Desoubreaux :
« Une
version de
Carmen qui**



ne trahirait pas, ça n'existe pas »

22 juin 2023



Ouvert aux quatre vents et traversé par l'ère #MeToo, le travail mené par Jeanne Desoubaux, Jérémie Arcache et Igor Bouin autour de *Carmen* ne s'embarrasse pas de politesses vis-à-vis de l'œuvre de Georges Bizet. L'opéra itinérant verra le jour le 29 juin au Théâtre de l'Aquarium dans le cadre du festival musico-théâtral Bruit puis poursuivra sa route à Paris l'Été. Au milieu des répétitions, la metteuse en scène à la tête de la compagnie Maurice et les autres parle de paysage, de *malé gaze* et d'écriture impure.

© Souffle



La Maison
Maria Casarès
FESTIVAL D'ÉTÉ
Du 24 juillet au 18 août 2023



H24
24 heures
de la vie
d'une femme
d'après
Stefan Zweig

Théâtre
Le Petit Louvre
7-29 juillet
à 21h20

Adaptation et jeu
Anne Hartinet
Mise en scène
Jean-Croquis
Lumière
Stéphane David
Régie sonore et son
Charly Théot

Production : Compagnie La Flèche, Association perenne



THÉÂTRE LE PETIT LOUVRE
Salle Van Gogh, 23 rue Saint-Agricol, 94000 Arignou,
www.theatre-petit-louvre.fr - Réservation : 04 32 76 02 79
Billets les mercredis (12/19/26 juillet 2023)
www.festivalspectacles.com - www.festivalarignou.com - www.billetreduc.com

Comment en êtes-vous venue à vous attaquer au monument Carmen ?

Jeanne Desoubaux : La compagnie navigue entre le théâtre et l'opéra depuis sa création. La

manière dont on traite *Carmen* avec **Igor [Bouin]** et **Jérémy [Arcache]** — je dis « on » parce qu'on porte vraiment le projet à trois — s'inscrit dans la démarche de la compagnie, qui vise à sortir l'opéra de ses murs dorés. C'est très clair dans ce que l'on fait cette fois-ci, mais même lorsque l'on crée dans les théâtres, on veille à ce qu'il n'y ait pas de prérequis nécessaires du côté des spectateurs pour entrer dans un opéra ; qu'il ne faille pas réfléchir à comment telle scène a été jouée par rapport aux mises en scène précédentes, mais que l'on puisse y poser un œil neuf ou néophyte — ce qui ne veut pas dire idiot. Et ce qui est dingue avec *Carmen*, c'est que même si l'on n'a aucune culture opératique, on a déjà la musique en tête. Notre démarche est politique : travailler à une ouverture, sans être pédagogique ou didactique, et sans que cela signifie que le propos, la forme ou le geste soient dénués de complexités, ne soient pas complets.

Vous avez fait le choix d'un format itinérant, ce que vous nommez un « opéra-paysage ». Comment se passe le travail ?

Jeanne Desoubeaux : C'est le bordel ! En extérieur, les choses s'éparpillent beaucoup plus. Il faut s'adapter à chaque lieu. On est au début de la quatrième semaine de répétitions scéniques après les répétitions musicales. On a travaillé une semaine à l'Aquarium, puis une semaine à la Ferme de Villefavard, un centre culturel de rencontre incroyable et trop méconnu dans le Limousin, et désormais à l'abbaye de Port-Royal des Champs, dans les Yvelines, en partenariat avec la Scène nationale de Saint-Quentin et le festival Paris L'Été. Tous sont des lieux partenaires



dans lesquels on va jouer. Notre décor, c'est d'abord le paysage, mais aussi le regard du spectateur. Il faut monter deux à trois cents assises pour que l'espace scénique prenne forme dans un paysage donné. Par exemple, l'acte I se déroule dans une rue, avec l'idée du passage, et d'un bout à l'autre de cette rue, les spectateurs n'ont pas du tout la même vision. L'acte II a pour décor une taverne au milieu de la forêt. Le spectateur y est intégré comme s'il était l'un des clients, son regard se déploie à 360 degrés, il n'est pas cadré, c'est la dramaturgie qui vient ensuite le focaliser.

Vous parlez de cadrage, de focales ; ailleurs, vous citez le concept de male gaze de Laura Mulvey et sa récente relecture par Iris Brey. Comment conjuguez-vous cette grammaire photographique et cinématographique au travail de mise en scène ?

Jeanne Desoubeaux : Le cinéma et le théâtre entretiennent beaucoup de liens, au-delà de ce dispositif particulier. Je ne suis pas la seule à le faire. Mais il y a quelque chose de propre au rapport entre le paysage et ces idées-là. Je m'appuie sur les développements d'**Alexandre Koutchevsky**, qui a théorisé le théâtre-paysage, que j'ai renommé opéra-paysage. La manière dont le focus est fait par la mise en scène y est d'autant plus lié à une forme de contrainte. Parfois, comme dans le premier acte, il y a quelque chose d'inconfortable pour le spectateur, de très cadré, volontairement pas *bien fait*. On remet en question les mécanismes de l'opéra, où tout le monde est assis et supposément bien disposé par rapport au son, à travers ces cadrages. Pour ce qui est d'**Iris Brey**, **Laura Mulvey** du *male gaze*, c'est une question de



mise en scène. Je défends une assertion quelque peu radicale vis-à-vis de l'œuvre, selon laquelle aucune justification ne peut possiblement être donnée au meurtre qui a lieu dans la fiction. En conséquence, on ne peut pas traiter Don José avec apitoiement. À la fin de l'opéra original, la manière dont la musique est écrite pose vraiment question : **Bizet** conclut avec une phrase lyrique, accompagnée par l'orchestre, à la fin de laquelle le public est porté à applaudir à tout rompre, juste après que Don José a avoué son meurtre. C'est problématique. Mais il est difficile de toucher à la musique dans les lieux dédiés à l'opéra.

Vous n'auriez pas pu écrire ce Carmen pour un opéra ?

Jeanne Desoubeaux : C'est surtout que cela n'aurait pas fait sens de le monter dans un opéra. Pour la raison évidente de l'extérieur, mais aussi parce que ce n'est pas une démarche dédiée aux maisons d'opéra, lesquelles ont aussi, souvent, un orchestre et un chœur constituant les forces vives de leurs propositions. Mais notre *Carmen* est soutenu par plusieurs maisons d'opéra qui s'engagent à faire des propositions hors-les-murs et décalées par rapport à leur programmation habituelle.

Le dispositif déambulatoire constitue-t-il, pour vous, un moyen d'aller vers d'autres publics ?

Jeanne Desoubeaux : Ça fait partie des bases de la démarche, forcément. En jouant en extérieur, nous espérons que des passants entendent, assistent à un bout du spectacle et reviennent le lendemain. En répétitions, c'est déjà le cas. Quand on travaille en extérieur, il y a toujours du public. Il y

a des spectacles qui peuvent se répéter en huis-clos, celui-là, non. Nous avons fait des sorties de résidence avec une centaine de spectateurs à chaque fois, et là tout prend son sens. L'idée est de montrer, donner à voir le travail mené le plus souvent en boîte noire.

Vous êtes tout à fait à votre place dans le Théâtre de l'Aquarium, dirigé par l'équipe La Vie brève, et dans le festival Bruit, dédié à ce que l'on appelle théâtre musical...

Jeanne Desoubeaux : C'est la première fois que je participe à Bruit, mais je suis artiste associée au théâtre depuis 2022. **Jeanne [Candel]**, **Élaine [Méric]** et **Marion [Bois]** m'ont fait cette proposition qui m'a évidemment beaucoup touchée. Nous ne menons pas du tout le même travail. L'écriture de plateau par exemple est un des savoirs-faire de **La Vie Brève**, moi je ne sais pas faire ça. Ça crée des formes qui ont peu à voir entre elles. L'Aquarium nous permet de répéter dans un cadre exceptionnel, en plus d'inscrire notre travail au sein d'une maison dans laquelle **Samuel Achache** et **Jeanne Candel** ont mené un vrai travail de pionniers sur le front du théâtre musical.

Pouvez-vous nous parler de votre collaboration triangulaire avec Igor Bouin et Jérémie Arcache, qui s'occupent de la direction musicale sur Carmen ?

Jeanne Desoubeaux : Ça fait très longtemps que je travaille avec l'un et l'autre, mais c'est la première fois que nous collaborons tous les trois. Sur ce spectacle, ce qui est nouveau, et qui en même temps s'inscrit dans une suite logique, c'est le fait que les choses s'entremêlent bien au-delà de nos rôles définis. Pas un arrangement n'est écrit en

dehors de ce que l'on veut faire sur scène. Pas de musique créée hors sol. On ne fonctionne pas comme à l'opéra, en écrivant la musique puis en passant ensuite au plateau. **Jérémie** et **Igor** sont très investis dans ce que l'on raconte. Ça ne va pas de soi dans le champ de la musique classique. Ils ont écrit pour une équipe très particulière : une pianiste, un clarinetteste, une violoncelliste, et des chanteurs qui sont aussi instrumentistes de formation. Cet instrumentarium crée des arrangements très particuliers. S'y invitent des ukulélés, un trombone, une trompette, ou un orgue Philicorda, avec une couleur pas du tout attendue à l'opéra.

Au-delà du travail de votre compagnie, quel regard portez-vous sur les croisements entre le théâtre et la musique et sur le théâtre musical ? S'agit-il par nature d'un espace de liberté ?

Jeanne Desoubeaux : Ce qui est génial sur ces dix dernières années, c'est le gros boom qui a eu lieu dans le théâtre musical, au sein duquel **Candel** et **Achache** ont su imposé une autre manière de faire. J'ai sans aucun doute été marquée par leur liberté. Je me suis autorisé à penser certaines choses parce qu'ils avaient ouvert la voie. Aujourd'hui, je vois la musique classique tendre vers le théâtre, et le théâtre tendre vers la musique. Mais j'ai l'impression que du côté du classique, il y a encore du chemin à faire. Quand il y a un geste fort à l'opéra, en terme de liberté vis-à-vis des œuvres, on est encore à dix pour cent de ce qui peut être fait au théâtre. Non pas qu'il faille tout bidouiller, tout le temps, mais il s'agit de s'autoriser à questionner, au sein de l'institution, les codes et le regard sur les

œuvres. J'ai été marquée par une génération de metteurs en scène dits plus classiques qui montaient une oeuvre parce qu'elle résonnait avec notre époque. Lorsque **Sivadier** montait *Un Ennemi du peuple*, c'était pour en affirmer le sens dans le contexte contemporain.

Comme Bernard Sobel qui montait cette année La Mort d'Empédocle en affirmant la juste place de la langue d'Hölderlin dans le monde d'aujourd'hui. Vous avez justement travaillé avec Sobel en tant qu'interprète...

Jeanne Desoubeaux : Je parle de **Sivadier**, mais j'aurais tout aussi bien pu citer **Sobel**. Depuis des années, je l'entends tout le temps parler de cette chose relativement classique pour les théâtres : la résonance avec le présent. **Sobel** est un politique du théâtre, et c'est ce que j'ai envie de porter en héritage. Après, les choses sont plus compliquées entre le théâtre et l'opéra, parce que les démarches ne sont pas les mêmes. L'opéra adopte une démarche historique et élitiste, et bouger les lignes est compliqué. Mais en réalité, une version de *Carmen* qui ne trahirait pas, ça n'existe pas. Ou alors, ça n'a pas de sens en ces termes. Avec **Agnès Terrier** de l'Opéra Comique, j'ai appris que la Habanera était le résultat de bien plus que le travail d'un compositeur seul dans sa chambre. **Bizet** avait proposé un air très charmant et léger à **Célestine Galli-Marié**, la comédienne qui avait créé le rôle, et c'est elle qui, insatisfaite, a demandé quelque chose de plus étrange et dangereux. **Bizet** a alors pompé l'air d'un compositeur espagnol de l'époque et a écrit lui-même les paroles dessus, ce qui devait être le travail des librettistes. C'est ensuite lors des premières répétitions avec **Galli-Marié** que les

paroles écrites par Bizet, « *si tu m'aimes, tant pis pour toi* », se transforment en « *si je t'aime, prends garde à toi* ». La Habanera, cet air mondialement connu, et le résultat d'un pompage puis d'un travail collectif durant lequel personne n'est à l'endroit où il doit être.

Et comment, dans ce réexamen de l'œuvre, s'accommode-t-on des possibles allégeances à l'auteur ?

Jeanne Desoubeaux : Bidouiller les œuvres ne me fait ni chaud, ni froid. Je ne trouve pas que ce soit heurtant. Je n'ai aucun scrupule à réécrire, dépoussiérer, changer des mots pour d'autres... Je ne pense pas en termes de trahison, ni même en terme de rendre service aux intentions d'un auteur. Il y a selon moi un malentendu sur ce à quoi servent les œuvres et la façon dont elles sont construites au départ. Bizet a continué à modifier *Carmen* de la première représentation à la trente-troisième, jusqu'à sa mort. Penser que l'on puisse rendre l'œuvre dans son essence est une impasse. La mise en scène est inépuisable.

Propos recueillis par Samuel Gleyze-Esteban

Carmen d'après Georges Bizet

Festival BRUIT

Théâtre de l'Aquarium

La Cartoucherie

2 route du Champ de Manoeuvre, 75012 Paris

Du 29 juin au 1er juillet 2023

Durée 1h50

Tournée

Les 15 et 16 juillet au [Théâtre de Saint-Quentin en Yvelines – Scène nationale](#) dans le cadre du festival

Paris l'Été

De mai à juillet 2024 : Théâtre de Caen ; L'Azimut, Antony/Chatenay-Malabry ; Opéra National de Lorraine ; Le Carreau, Scène Nationale de Forbach
Au printemps 2025 à l'Opéra de Limoges

Mise en scène : Jeanne Desoubeaux

Direction musicale : Jérémie Arcache et Igor Bouin

Assistanat à la mise en scène : Louise Moizan

Scénographie / espace / habillage : Cécilia Galli

Costumes : Alex Costantino

Régie générale : Paul Amiel

Création son : François Lanièce

Régie plateau : Redha Medjahed

Avec : Anaïs Bertrand (Carmen), Igor Bouin (Zuniga), Solène Chevalier (violoncelle), Jeanne Desoubeaux (Lillas Pastia), Jean-Christophe Lanièce (Escamillo/Morales), Vincent Lochet (clarinette), Pauline Leroy (Mercedes), Flore Merlin (piano), Martial Pauliat (Don José), Agathe Peyrat (Frasquita)



FESTIVAL BRUIT FESTIVAL PARIS L'ÉTÉ

GEORGES BIZET JEANNE DESOUBEAUX

OPÉRA THÉÂTRE DE L'AQUARIUM

**Samuel Gleyze-
Esteban**





Direction artistique

Jeanne Desoubeaux / 07 86 84 43 23
jeanne@mauriceetlesautres.com

Administration / Production

Léonie Lenain / 06 08 73 56 04
leonie@mauriceetlesautres.com